

une vieille fable, mais une fable vraie que celle qui dit : Ne faites votre nid ni trop haut ni trop bas ; trop bas, il y a des tempêtes et quelquefois aussi de la boue, car une tempête peut y renverser le nid et les nicheurs."

## X.

Cependant, une lettre d'Emile était venue annoncer son prochain retour à sa famille et avait causé une grande joie à madame Dorvilliers, à ses filles et au pauvre vieux malade. Chacun s'occupa donc, au logis, de préparer quelque surprise agréable au jeune homme, sans rien négliger toutefois de ce qui pouvait ajouter au confortable du logement destiné à recevoir l'ami qu'Emile ramenait avec lui. Si madame Dorvilliers avait profité de l'absence de son fils pour faire mettre un papier nouveau dans sa chambre, substituer des rideaux neufs aux vieilles draperies de la fenêtre, la chambre d'ami ne fut pas non plus négligée, je vous l'assure, et reçut toutes les recherches d'une propreté exquise et d'un luxe bourgeois, à bon marché. Mais tout cela fut disposé à l'avance ; car le jour de l'arrivée d'Emile, personne ne put rien faire dans la maison, excepté madame Dorvilliers et la vieille Barbe, qui s'y trouvaient forcées impérieusement par la nécessité de préparer le dîner des voyageurs.

Tandis que Julie et Blanche, vêtues avec soin de leurs plus jolies robes d'intérieur, allaient et s'agitaient sans pouvoir se résoudre à s'asseoir, et interrogeaient sans cesse la pendule, monsieur Delloye, venu une bonne heure avant l'heure indiquée pour l'arrivée de la diligence, las d'attendre, finit par aller au-devant de la voiture, non-seulement jusque dans le bureau des messageries, mais encore jusque sur le grand chemin, ou bientôt, grâce au ciel, il vit paraître au loin un tourbillon de poussière. Ce tourbillon approcha rapidement, puis s'arrêta et deux personnes descendirent de la voiture. C'était Emile, qui se jeta dans les bras du médecin, c'était monsieur Berghem qu'Emile présenta à son vieil ami. Puis, tous les trois revinrent ensemble à la ville dont ils se trouvaient fort peu éloignés d'ailleurs.

Mais quelque tendre que fut l'accueil de monsieur Delloye, un accueil bien plus tendre encore attendait l'heureux voyageur en rentrant chez lui. Dès qu'elles le virent, de la fenêtre, ses deux sœurs aînées, car la plus jeune, Joséphine, était absente, accoururent au-devant de lui, se jetèrent à son cou et l'embrassèrent, riant et pleurant de joie. Sa mère ne pouvait point parler, tant elle était émue, et son père lui criait :

"Emile ! mon cher Emile ! viens à ton vieux père, qui ne peut aller à toi !"

L'heureux jeune homme ne pouvait suffire à tant de transports, à tant d'embrassements, d'autant plus que les ouvriers étaient venus se mettre de la partie. Sans en demander la permission, sans l'avoir prémédité à l'avance, spontanément, ils étaient entrés ; ils entouraient leur jeune patron ; ils lui serraient la main et montraient tous des visages rayonnants de satisfaction.

Monsieur Berghem, plus d'une fois, avait recouru à sa tabatière pour cacher son émotion ; monsieur Delloye ne songeait pas à déguiser la sienne.

Emile, touché de tant de témoignages d'amitié, mit un terme à cette scène attendrissante, en invitant les ouvriers à venir, le lendemain dimanche, dîner tous avec lui ; puis, tandis qu'ils se retiraient joyeux, il prit son père dans ses bras, et le transporta dans la salle à manger, où chacun prit place pour dîner.

Quand tout le monde fut assis, les regards d'Emile se portèrent sur un monsieur assis à table en face de lui, et dont les traits lui semblaient tout-à-fait inconnus. Monsieur Delloye se prit à rire.

"Or ça, mon cher Emile, vous regardez monsieur avec surprise ; ne le reconnaissez-vous point ?"

—Non, mon cher docteur.

—C'est pourtant une de nos anciennes connaissances à vous et à moi. Caissier d'une célèbre maison de banque de Paris, monsieur a été envoyé en ce pays par son patron pour une affaire importante, et si délicate à traiter, qu'elle exigeait un homme à la fois aussi probe qu'habile.

—Il suffit que monsieur soit de vos amis pour qu'il soit le bienvenu chez mon père.

—Il est de mes amis sans doute, et de mes meilleurs, ajouta le médecin en tendant la main à l'étranger ; mais il est aussi le vôtre, mon cher Emile.

—Comment cela ?

—Il a su vous rendre, il n'y a pas bien longtemps, dans la personne d'un de vos amis, un service que vous n'auriez pas oublié sans ingratitude, or, vous n'êtes point et vous ne serez jamais un ingrat.

—Comment ! c'est monsieur qui a rendu à Georges un service si généreux, et cela parce que Georges était mon ami ?

—Précisément, c'est lui.

—Comment vous en remercier, monsieur ?... Et pourtant plus je vous regarde, et moins je vous reconnais.

—Vous avez donc oublié le mendiant que vous rencontrâtes il y a

trois ans près de l'allée de Fénélon ?...

—Quoi ! ce serait...

—Moi-même, monsieur ; moi, que vos secours et les conseils de votre respectable ami monsieur Delloye ont arraché à la misère et à l'inconduite. Je me trouve maintenant dans une position que je n'aurais jamais osé désirer, même dans mes rêves les plus extravagants... Je vous dois tout ce bonheur, messieurs.

—C'est-à-dire que vous le devez à votre intelligence et à votre bonne conduite ; nous n'avons fait que semer une petite graine ; mais la terre était bonne, et il a poussé un arbre."

Il fallut conter les détails de cette aventure singulière à monsieur Berghem. François Muller se chargea lui-même de ce soin, et vous pouvez comprendre qu'il y mêlait à chaque instant des paroles de reconnaissance pour ses bienfaiteurs.

Du reste, cette histoire était plus merveilleuse par ses résultats que singulière dans ses détails. Parti avec monsieur de Vergennes dont il avait trouvé et rendu le portefeuille, François, on se le rappelle, se mit à travailler avec tant d'ardeur, que son patron remarqua les progrès sensibles qu'il faisait ; car non-seulement François ne commettait plus de fautes de langage en parlant, mais encore il écrivait correctement, comme put s'en convaincre directement deux ou trois fois monsieur de Vergennes. Un matin le banquier fit appeler François dans son cabinet, et lui dit :

"Mon garçon, sais-tu bien calculer, et te sens-tu capable de tenir les écritures d'une caisse ?"

—Oui, monsieur.

—Voyons, fais-moi les opérations d'arithmétique que je vais t'indiquer."

François s'en acquitta à merveille.

"Maintenant, de quelle façon établis-tu un livre de caisse ? Trace-moi cela sur ce papier blanc."

Monsieur de Vergennes proposa plusieurs objections à François, et François en sortit toujours victorieux ; alors son patron lui dit :

"François, tu n'es plus mon garçon de caisse ; vous êtes mon caissier, le premier de mes commis et mon homme de confiance. Vous ne recevrez d'ordres que de moi ; vos honoraires seront de six mille francs, plus mille écus pour vos frais d'établissement."

"Je ne saurais vous dire, ajouta François en racontant cet entretien à monsieur Berghem et à ses amis, je ne saurais vous dire l'impression que produisirent sur moi les paroles de mon protecteur ; je n'attendais bien à changer mon humble position de garçon de caisse contre celle de commis ; mais devenir le premier de la